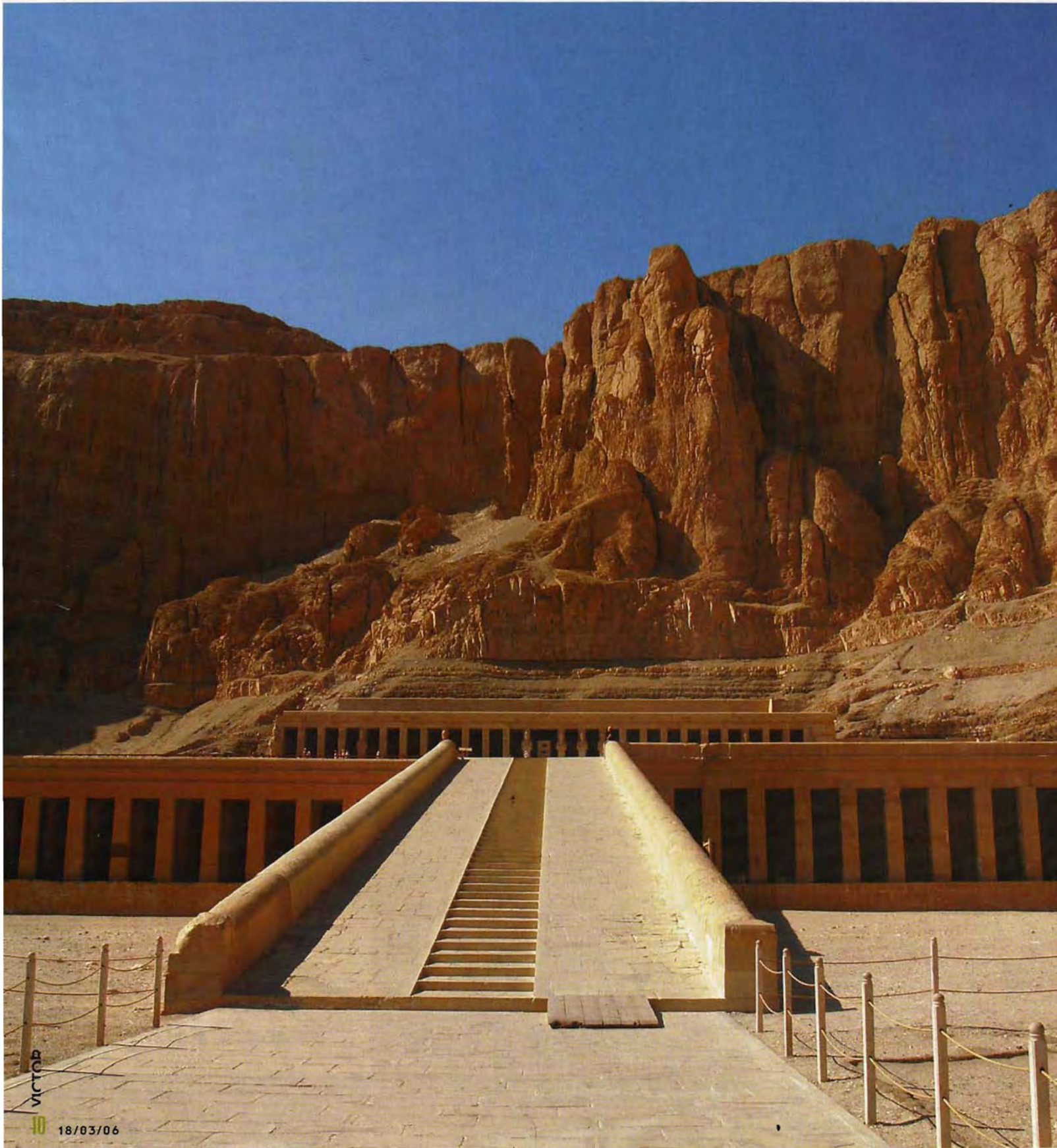


La rive ouest de Louxor, celle des tombeaux, est habitée. Contre la volonté de tous, des villageois s'accrochent, tout en regardant journallement passer des cars de touristes. Le dessinateur français Golo a choisi ce symbole d'une égypte éternelle pour résidence principale.





LES CARS À TOURISTES sont sans nul doute la meilleure cible pour l'arnaque et le terrorisme. Alors, il y a un moyen simple de les éviter. Il suffit de se placer en bord de route, n'importe quelle route, et de lever la main pour qu'un minibus ou taxi collectif s'arrête dans la minute ou à peu près, tant ils sont nombreux à sillonner l'Égypte dans tous les sens et selon tous les désirs des voyageurs qui s'y succèdent. Une fois assis, parfois un peu serré, il s'agit de faire passer un billet, le plus petit existant, soit celui de 25 piastres (5 centimes d'euros), de main en main, jusqu'au conducteur, et de profiter, pendant le trajet, de la proximité des visages parcheminés des paysans du Nil ou de celle pudique d'une jeune fille voilée, pour s'imprégner du caractère pacifique, nonchalant et immémorial de l'Égypte. Avant de descendre, un billet chiffonné par mille mains peut encore vous arriver en retour, car, en dehors des quelques sites touristiques qui attirent le harcèlement, comme la viande, les mouches, l'Égyptien est un homme honnête, plein d'humour, de truculence et de sagesse.

fierté et fatalité

Cet humour, cette bonne humeur pacifique sont quelques-uns des traits de caractère nationaux qui ont fixé Golo, un dessinateur français, en Égypte. Après avoir vécu au Caire, Golo, ou Guy Nadaud, l'illustrateur de *Mendiants et orgueilleux* (Casterman) d'après le livre d'Albert Cossery, s'est installé, il y a cinq ans, à Louxor, un des hauts lieux touristiques de l'Égypte. Mais

il ne s'est pas installé dans la ville, ni sous les palmiers du bord de Nil, trop « vendus » au tourisme. En artiste solitaire, il a choisi la rive gauche – celle que le Nil laisse à sa gauche en rejoignant la Méditerranée, ou encore la rive des morts, celle où se couche le soleil, à l'ouest. Car, pour lui, c'est cette rive qui, paradoxalement, incarne le mieux la vie égyptienne. Autour des milliers de tombeaux que l'histoire antique a laissés derrière elle, s'accroche en effet un village du nom de Gourna. Situé à la limite des cultures et du désert, Gourna, ou la « corne » en égyptien, est constitué de plusieurs chapelets de maisons basses, « assises » sur les tombeaux des nobles de l'Égypte antique. Comme dans tant d'autres villages, la vie y est modeste, lente, rythmée par les saisons et le braiment des ânes.

Avec ceci de particulier : l'omniprésence des tombeaux semble avoir donné à ses habitants un inébranlable orgueil. « *Les paysans d'ici entretiennent un rapport avec leur histoire, qui est fait d'un mélange de fierté et de fatalité*, explique Golo, en cheminant dans le village au milieu d'une cohorte d'enfants. *Dans les gestes de la vie quotidienne, il y a juxtaposition pacifique, évidente, de deux réalités : la leur et celle des tombes.* » Il y a là, en somme, comme une miniature symbolique de l'Égypte éternelle, qui place le pays dans le rang des nations privilégiées et rassérénées par la longueur et la richesse de leur histoire. « *C'est aux premières heures que j'aime me promener ici* », raconte

encore Golo. À cette heure, les montagnes ocre qui surplombent les sites sont en effet nimbées de magie et du mystère d'une histoire qui interpelle le monde. Du haut de leurs sommets, on peut évaluer, en un coup d'œil, la bienfaisante ligne de vie que le Nil – la mer, en égyptien – trace au milieu du désert ou laisser glisser ses regards jusqu'aux confins désertiques à l'ouest. Ou encore, quelques instants plus tard, au vu des parkings bientôt encombrés de bus aux abords des tombeaux, se laisser aller à une méditation douce-amère sur le sens des vacances des Occidentaux, quand ils se transforment en ce que Golo appelle, non sans mépris, des « *travailleurs forcenés de l'industrie touristique* ».

des histoires éloignées

L'intérêt de Gourna est, au fond, cette rencontre, visible à l'œil nu, de moments d'histoire les plus éloignés dans le temps. Lorsqu'en 1826, à l'époque des premières fouilles, Robert Hay, un Anglais, se pique de dessiner un panorama de la rive gauche, il n'y avait rien à l'horizon ou presque : deux, trois maisons et des tombeaux par milliers, que les paysans avaient transformés en habitations. Les premières maisons en dur ont été construites par des intermédiaires égypto-italiens ou égypto-grecs, dans le but plus ou moins avoué de collaborer avec les archéologues au pillage des tombes. « *Bien que les habitants de Gourna aient toujours le qualificatif de pilleurs de tombes, les villageois eux-mêmes ne se sont pas particulièrement servis* », >>>

rive gauche

» explique Golo. Sans doute les villageois n'ont-ils jamais bien évalué la valeur historique et marchande que « leurs » tombeaux allaient acquérir.

Mais il ne leur a pas fallu longtemps pour comprendre qu'il y avait là quelques sous à se faire : des familles ont commencé sans grands scrupules à vendre certaines antiquités trouvées, en n'hésitant pas à faire fondre des statuettes ou des bijoux en or, pour les mettre sur le marché sous la forme de vulgaires lingots ! Pire : lorsqu'une famille de Gourna découvre, à la fin du XIX^e siècle, une quarantaine de momies, elle les cache aussitôt puis les revend, par petits bouts,

d'inonder les quelques maisons construites », explique Golo. Aujourd'hui, trace de ce passé récent, une très belle mosquée demeure, dessinée dans l'esprit des traditions locales et avec l'œil d'un homme d'art. Mais plutôt que de quitter les abords de leurs tombeaux, les habitants ont donc préféré rester accrochés à leur ancien village, voué pourtant par décision des autorités à une implacable sécheresse, destinée à préserver les antiquités. « *Le seul jardin autorisé dans le secteur est la maison des archéologues allemands* », explique Golo, en pointant du doigt une construction élégante, entourée de palmiers et de verdure, une luxuriante incarnation de l'injustice qui est faite aux villageois.

frustration de voir filer chaque jour des dollars devant eux, sans pouvoir mettre la main dessus, n'ont convaincu les habitants de quitter leurs postes de veilleurs de tombes. Le dieu Amonmin, qui n'avait qu'un seul bras et une seule jambe et avait pourtant mis toutes les femmes de la vallée enceinte, n'était-il pas, après tout, symbole de fertilité ?



quand les temps se font durs. Intrigué par ces petits bouts inestimables, François Maspero, le célèbre égyptologue français, a alors fait faire une enquête qui l'a conduit jusqu'à la famille, laquelle a fini, dans des circonstances obscures, par cracher son fabuleux secret. Il faut dire que les momies n'étaient autres que celles de Ramsès II et de Sétî I^{er} !

Mais c'est au milieu du XX^e siècle, alors que Gourna prenait de l'ampleur, que vivants et morts sont soudain entrés en conflit. En 1948, le roi Farouk annonce qu'il faut éloigner les villageois des sites et les préserver. Pour cela, il fait appel à l'architecte égyptien Hassan Fathy, un homme subtil et réputé, afin qu'il dessine un nouveau village. Soucieux de construire un village qui soit fait par les paysans eux-mêmes, avec toute leur créativité ingénue et des matériaux locaux, comme la brique de boue, il lance un projet qu'il veut « *un exemple pour régénérer toute la campagne égyptienne* ». Mais le projet ne prend pas. « *Certains paysans tentent même*

boiteux mais fertile

À cette injustice s'en ajoute journallement une autre qui fait aujourd'hui de leur opiniâtreté une attitude chèrement payée. Tous les jours, des centaines de cars climatisés leur filent sous le nez, emmenant à vive allure leurs cargaisons touristiques de tombe en tombe. De petites boutiques d'albâtre arrivent parfois à retenir, quelques instants, l'un de ces mirages pressés, mais les habitants de Gourna n'en obtiennent que des miettes. « *Les tour-opérateurs prennent généralement 70 % des recettes* », explique Golo. Il est bien placé pour le savoir : l'homme avait monté, il y a quelques années, une petite entreprise d'artisanat local, mais lorsqu'un guide a bien voulu y arrêter son « troupeau » et compris que rien ne lui reviendrait sur les ventes, il a immédiatement sifflé le rappel. La boutique n'a pas tenu le choc. Mais, encore une fois, les habitants sont restés, et leur persévérance mérite désormais bien le détour. Car ni la sécheresse menaçante, ni l'obligation journalière d'aller chercher de l'eau avec l'âne, ni la

partir



y aller Le plus simple et le moins cher est de s'adresser à un tour-opérateur (www.thomascok.com/, [www.govoyages.com/...](http://www.govoyages.com/)) qui réserve l'avion (compagnies charters ou à bas prix), l'hôtel (pension complète ou demi-pension) et les frais de transfert pour un tarif global. Par personne et selon les saisons, il faut compter entre 500 et 1.200 euros. La haute saison est l'hiver, où il fait entre 20 et 25 degrés. Si l'on veut voyager en indépendant, Egyptair propose des vols, mais ils ne sont pas directs.

loger Il y a trois grands hôtels (le Sofitel, le Mövenpick et le Old Winter Palace), généralement réservés dans le cadre des voyages avec tour-opérateur, et une multitude de petits hôtels qui coûtent entre 20 et 50 euros la nuit.

manger Les grands hôtels sont un peu décevants, mais la nourriture de certains petits restaurants égyptiens est bonne.

infos L'ambassade de la République arabe d'Égypte en Belgique est située 44 avenue Léo Errera, 1180 Bruxelles. 00.32-23.45.50.15. Le visa peut être acheté à l'arrivée, mais exige un passeport valide d'une période de six mois minimum.